

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 71. — Septembre 1880.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

LETTRE DU R. P. FOURMOND.

Mission du Sacré-Cœur au lac des Canards (*Stobard North-West Territory*), Grandin (Saint-Laurent), le 15 décembre 1879.

Contrairement au dicton que la vie du Missionnaire est plus poétique de loin que de près, je voudrais, pour l'honneur de la vérité et l'encouragement des jeunes auxiliaires destinés à nous rejoindre, établir que la vie apostolique, telle que nous la menons ici, ne manque ni de poésie ni de consolations. Ceux d'entre nous qui, les mocassins et la raquette aux pieds, parcourent, par les 30 degrés de froid que nous avons en ce moment, d'immenses solitudes couvertes de neige, ne me démentiront pas. Ce sont les forts d'Israël, toujours à la recherche des âmes.

Aujourd'hui leur campement est à 100 lieues d'ici; demain il sera à 20, 30 et 40 lieues plus loin ; ils dresseront l'autel de la prière au milieu de la neige et de la glace, et appelleront les pauvres sauvages abandonnés, comme autrefois Notre-Seigneur appelait les délaissés de ce monde : « *Venez à moi vous tous qui travaillez, et je vous soulagerai.* » Ceux au contraire qui, comme moi, ont une résidence fixe autour de laquelle sont disséminées les fermes et les habitations champêtres de nos chrétiens, ont, il est vrai, moins de fatigues à supporter, mais ils ne sont pas pour cela exempts de souffrances et de mérites devant Dieu. La poésie non plus n'est pas absente de leur vie. C'est tantôt sur un coteau boisé, tantôt dans la grande prairie, près du ruisseau limpide, ou sur les rives des lacs ou du fleuve aux eaux profondes qu'il faut chercher et servir les âmes. Ici, à Saint-Laurent, nous avons la consolation de faire tous nos exercices au son de la cloche comme dans vos ferventes communautés d'Europe. C'est à un bienfaiteur protestant, M. Clark, officier de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson au fort Carlton, que nous devons cette bienheureuse cloche Grâce à elle, la poésie et la piété peuvent vivre en bon accord. Le R. P. Lestanc a fait le panégyrique de cette chanteuse aérienne en termes éloquents qui ont charmé les oreilles de ses auditeurs anglais, il y a de cela environ un mois, à l'occasion de la bénédiction de la chapelle du Sacré-Cœur.

C'est de cette chère mission que je veux vous entretenir, en résumant en quelques mots l'histoire de sa fondation.

La mission du Sacré-Cœur est située par 106 degrés de longitude occidentale, méridien de Greenwich, et 52°55' de latitude nord, sur les bords du joli lac Canard, *Sisibak-Sakiahigan*, ainsi nommé à cause des nuées de canards qui, à chaque printemps, viennent s'abattre sur ses

eaux paisibles, ou se cacher dans les grandes herbes qui lui font une couronne de verdure. Cette petite mer intérieure a environ 5 milles en longueur sur 3 milles de largeur. Des échancrures nombreuses lui donnent une forme pittoresque, et une île couverte de trembles aux feuilles toujours agitées se dessine à sa surface. La poule d'eau, le cygne la traversent en tous sens, et la grue au long bec stationne sur ses rives. C'est un charmant paysage qui séduit les étrangers et les invite parfois à fixer là leur tente.

Non loin de là, vivait sous l'empire de Satan une pauvre tribu de sauvages cris appelés *les gens des Saules.* A 3 milles du lac, sur une colline d'où il prétendait gouverner toute la contrée, le chef Mystowesis (le Barbu) avait établi sa hutte comme une sorte de château fort. Alors que les autres sauvages acceptaient les offres et les *réserves* du gouvernement, ce chef intraitable s'obstinait à garder sa liberté entière et à se dire le maître absolu du pays. Il descendait à certaines époques avec ses serviteurs, rançonnait les habitants et se livrait au vol dans les fermes et les établissements des commerçants. Soit par crainte, soit par pitié, on payait toujours une contribution à ce dangereux voisin. Son orgueil ne voulait céder en rien et entendre à aucun accommodement. Dans les temps de disette on le surprenait agenouillé dans sa hutte devant des têtes de buffalos coiffées d'indienne, demandant à ses génies de ramener les animaux dans la prairie.

Malgré son horreur pour la civilisation, le *Barbu* était un fin diplomate et plus d'une fois les blancs tombèrent dans ses pièges. En voici un exemple entre mille.

Un riche commerçant du voisinage, qui le soupçonnait de lui avoir volé un cheval, se rendit à son château fort pour réclamer. Mais le rusé compère ne lui permit même

pas d'exposer l'objet de sa réclamation. Ecartant habilement ce sujet de conversation, il se mit à parler avec une volubilité désolante, se confondant en compliments à l'adresse de son visiteur, relevant tous ses mérites, se déclarant fort honoré de ce qu'il daignait entrer dans sa pauvre hutte, et ne lui laissant pas même le temps de formuler sa plainte « Mon cheval! Qu'as-tu fait de mon cheval? » C'est tout ce que pouvait dire le malheureux commerçant. Aussitôt le *Barbu* reprenait : « Ne parlons pas de cela aujourd'hui, l'honneur de ta visite me fait oublier toute autre pensée. » Et il recommençait ses discours à perte d'haleine. Il fallut pour cette fois renoncer à se faire rendre justice. A quelque temps de là, le juge passant dans le quartier, accompagné d'une espèce de caporal décoré du titre de *policeman*, le volé se mit sous la protection de Thémis. Ordre est signifié au *Barbu* de comparaître devant le représentant de celle que les sauvages appellent leur *grand'mère* d'outre-mer (la reine). Il se rendit à la convocation, mais escorté de sa bande armée. Cette fois il fut question du cheval, non toutefois sans grands frais de loquacité. Finalement, le voleur sut si bien embrouiller les choses, que le juge, bien que convaincu de sa culpabilité, n'osa pas le condamner.

Ce sauvage excentrique ne laisse pas que d'être fort gênant. Dans ses rapports avec les Missionnaires il use de politique; s'il a besoin d'eux, il les exalte emphatiquement et parle avec éloge de notre *bonne prière*, affirme qu'il prie et dit qu'il serait disposé à se faire baptiser s'il n'avait fait vœu à son génie d'attendre encore quelques années. Si on le menace de la colère du Grand Esprit, il s'humilie et reçoit la correction le sourire sur les lèvres. Nous ne sommes, assurément, pas dupes de ces manières. Mais admirons ici la bonté de Dieu. La belle-sœur et la

petite-nièce du *Barbu* ont eu le courage de se faire baptiser malgré ses menaces. Il a fallu à ces pauvres femmes une énergie incroyable pour passer outre aux difficultés. Elles venaient à la mission du Sacré-Cœur par un froid rigoureux, y passaient de longues heures en prières, et je devais interrompre les travaux auxquels j'étais employé pour les instruire. De son côté, le beau-frère du *Barbu*, bien qu'infidèle encore, laisse toute liberté à ces deux courageuses chrétiennes, et lui-même me fait dire des messes de temps en temps. Que Dieu achève un si admirable ouvrage ! En ce moment j'instruis trois adultes catéchumènes.

De son côté, le P. ANDRÉ a baptisé une vingtaine de sauvages ; nous pouvons donc entrevoir le jour prochain où la bande du *Barbu* se réduira à lui et à ses plus intimes. Chaque jour on l'abandonne et son pouvoir diminue sensiblement.

Ce fut en 1868 qu'un Missionnaire aborda pour la première fois aux rives de notre beau lac. C'était le P. ANDRÉ, désigné par Dieu pour chasser Satan d'un domaine où il régnait depuis des siècles. Il venait visiter quelques familles patriarcales de métis. Un jour donc, au milieu de cette belle nature dont le silence n'était troublé que par les chants des oiseaux aquatiques, le son argentin d'une cloche se fit entendre. Aussitôt, des loges enfumées et des tentes aux plis blancs et cendrés accourt une troupe d'enfants : ils se serrent autour de l'autel dressé en plein air, et bientôt les jeunes gens, les pères et les mères, les vieillards les rejoignent et entourent le Missionnaire. Des cantiques s'élèvent vers le ciel, le saint sacrifice est offert, et les pauvres gens, éloignés de tout secours religieux, pleurent de bonheur en voyant le prêtre au milieu d'eux. Les chrétiens communient : on dirait une fête des temps apostoliques.

Mais un autel en plein air ne pouvait suffire, il fallait une église. La Providence se chargea de tout disposer pour cela. En 1874, un riche négociant, anglican de religion, arrivait au lac Sisibak, suivi de nombreuses voitures chargées de marchandises. Il fut ravi d'admiration à la vue d'un si beau site, et il se résolut à faire là un établissement. Dans sa pensée le poste était favorable pour le trafic des fourrures. C'était ce protestant que Dieu avait choisi pour être le protecteur du Missionnaire. Sa première visite fut pour le P. André, supérieur de la mission voisine de Saint-Laurent. et elle fut l'occasion d'un incident. Le visiteur se présenta en un tel négligé et avec des manières si cavalières, que le Missionnaire se crut obligé de lui adresser des observations. Loin de se formaliser, il prit la leçon de très belle humeur, et, à partir de ce jour, le P. André et le bon M. Stobard devinrent deux amis. La chaumière de Saint-Laurent et le logis de Sisibak étaient deux rendez-vous de commune hospitalité. Ce fut dans la maison du protestant que fut installée la première chapelle catholique vouée au Sacré Cœur : c'est là que devait être formé le projet de bâtir une église définitive.

Chaque samedi, M. Stobard venait coucher à Saint-Laurent pour assister au service catholique du lendemain, et d'ordinaire la veillée se prolongeait en discussions et en conversations amicales. Un soir, le Missionnaire fut plus pressant que de coutume ; après avoir exposé à son hôte les avantages spirituels et temporels qu'il y aurait à doter d'une église la mission du Sacré-Cœur, il lui dit qu'il lui appartenait de faire cette belle œuvre. M. Stobard, convaincu comme son vénérable interlocuteur de l'importance du projet et de la nécessité, à tous les points de vue, de contribuer au développement, déjà si avancé, d'une place si bien choisie pour attirer des colons, se déclara

prêt à seconder l'action du prêtre catholique et de son influence et de son argent. L'église de Saint-Laurent ressemblait à une grange, la maison de mission était une chaumière; il n'y avait ni école ni orphelinat. Au lac Canard une population nombreuse se groupe et l'église deviendra un centre de réunion. M. Stobard devait être le bienfaiteur du pays.

Bref, ce jour-là, la cause du Sacré-Cœur fut gagnée. De retour chez lui, M. Stobard fit part à son homme d'affaires de la proposition du P. André. Mais l'économe se récria aussitôt et défendit sa caisse. Son intervention n'empêcha pas M. Stobard de nous montrer sa générosité, mais elle la restreignit dans des limites; le bon monsieur souscrivit un billet de 4 000 francs, à la condition que la mission trouverait une somme égale. Tout n'était donc pas fini, nous devons néanmoins savoir gré au bienfaiteur d'avoir rendu possible la construction de notre église, et nous prions Dieu de l'éclairer des lumières de la foi catholique en récompense de sa bonté. Ceci se passait le 24 mai 1876 et le billet était délivré le lendemain.

On se mit donc immédiatement à l'œuvre avec confiance en Marie Immaculée. Un Ecossais, presbytérien de religion, fut choisi pour entrepreneur des travaux de charpente. C'était un homme très entendu et très honnête. A peine eut-il commencé, que des scrupules de conscience s'élevèrent dans son âme; c'était la grâce qui agissait. Les instructions du P. André levèrent les derniers doutes et dissipèrent les vieux préjugés de son esprit. Le samedi saint de l'année suivante 1877, le brave homme recevait le saint baptême et faisait sa première communion; Dieu récompensait par le don de la vraie foi son concours à l'œuvre catholique.

Malheureusement pour nous, cet excellent néophyte ne put continuer longtemps à être notre entrepreneur; ses

propres affaires étaient en souffrance et il dut bientôt s'y appliquer exclusivement. Nous ne trouvâmes pour le remplacer qu'une espèce d'aventurier, mauvais ouvrier et mauvais catholique. A chaque instant il fallait lui faire des avances : rien ne marchait; il s'adjoignit d'autres aventuriers aussi peu experts que lui, qui nous volèrent et ne donnèrent aucune impulsion aux travaux. J'étais désolé : les matériaux coûtaient cher et leur transport n'était pas facile; il me fallait travailler moi-même comme un manœuvre.

Cet état de choses ne pouvait durer. Dieu eut pitié de nous ; un riche protestant, M. Moore, acheva l'œuvre commencée par M. Stobard; il nous donna six mille bardeaux pour la couverture, nous permit de nous procurer des planches chez lui et de les faire scier à son moulin à vapeur du Prince-Albert, en nous donnant des délais de payement illimités. Je travaillais toute la semaine et chaque samedi je rentrais à Saint-Laurent. Ce fut au milieu de ces travaux que nous fûmes agréablement surpris par l'arrivée de Mgr GRANDIN et du P. LEDUC de retour de France. Ils furent l'un et l'autre très satisfaits de notre œuvre; Monseigneur nous fit cadeau de quelques ornements et d'un magnifique ostensoir, don d'une âme affligée au Sacré Cœur. Le dimanche qui suivit l'arrivée de Monseigneur fut choisi pour la bénédiction de la maison de Dieu. Sa Grandeur bénit la chapelle et une cloche offerte par de généreux protestants du voisinage. Deux nobles bienfaiteurs de France furent parrain et marraine par procuration (1). Le P. LESTANC célébra la grand'messe en présence de Monseigneur. M. Stobard, parti de la place depuis environ deux ans, s'était fait représenter par son homme d'affaires, M. Hughes, et s'il n'eut pas la consola-

(1) Il nous a été impossible de déchiffrer les noms de ces bienfaiteurs sur le manuscrit du P. FOURMOND.

tion de voir le résultat de sa bonne œuvre, au moins eut-il une large part dans nos prières de reconnaissance. Pendant le cérémonie on chanta le beau cantique au Sacré Cœur : *Dieu de clémence.*

Voilà donc ce cher sanctuaire du Sacré-Cœur achevé et livré au culte, après de longues difficultés et bien des fatigues; que la gloire en revienne au Sacré Cœur de Jésus, au Cœur immaculé de Marie et à saint Joseph !

FOURMOND, O. M. I.



LETTRE DE Mgr GRANDIN A Mgr L'ÉVÊQUE DE LAVAL.

Cette lettre a été publiée par la *Semaine religieuse* de Laval dans son numéro du 24 juillet. Nous la reproduisons d'après cette feuille.

En campement sur les bords de la rivière Esturgeon,
le 18 avril 1880.

MONSEIGNEUR,

Il y a un an, j'avais l'avantage de vous accompagner dans votre tournée de confirmation ; j'avais trop d'agréments à la fois ; outre l'honneur de voyager avec Votre Grandeur et son aimable grand vicaire, je rencontrais à toutes les stations d'anciens condisciples, des amis que je n'avais pas vus depuis bien des années et que je n'aurais revus qu'en Paradis, si Votre Grandeur ne m'avait procuré ce précieux avantage dont je lui suis vraiment reconnaissant. Je suis aujourd'hui en tournée de confirmation, *à mon propre compte*, et il me faut payer pour tous les agréments que j'avais alors. Ma calèche épiscopale n'est autre qu'une espèce de tilbury, que je laisserai dans quelques semaines pour voyager par eau en canot d'écorce ; mais, en revanche, j'espère finir ma tournée en bateau à vapeur, ce qu'autrefois je n'aurais jamais sup-